

Entretien de Sani Magori avec Joris Le Guidart

avec la participation de Marie-Françoise Roy (Tarbiyya Tatali)

Cesson-Sévigné, novembre 2014

Filmographie de Sani Magori citée dans l'entretien

Pour le meilleur et pour l'oignon (2008)

Koukan Kourcia : le cri de la tourterelle (2010)

Koukan Kourcia : les médiatrices (2013)

Filmographie complète sur <http://www.africultures.com/php/?nav=personne&no=16664>

JLG : L'arrivée du numérique change t-elle le cinéma nigérien ?

SM : Oui bien sur. D'ailleurs ces dernières années, la production cinématographique en nombre de films et en nombre de cinéastes a augmenté. Le coût de production a diminué et la mise en oeuvre est devenue plus simple, donc beaucoup de monde s'y est mis. Je peux dire que le numérique a facilité mon entrée dans le cinéma, car ça ne fait pas longtemps que je fais ce métier. Et beaucoup d'autres, qui ne faisaient plus de films depuis des années parce qu'il n'y avait pas de financement, ont recommencé à produire grâce au numérique. C'est le cas d'anciens cinéastes du Niger comme Djingarey Maïga qui faisait un film tous les 15 ou 20 ans et qui s'est mis les dix dernières années à faire deux films

MFR : Ah bon ? C'est quoi ces deux films ?

SM : Il y a le dernier film, Plus loin dans le noir...

MFR : C'est toujours noir dans ses titres...

SM : Oui, et l'avant dernier c'est Quatrième nuit noire. Ce sont des films qu'il a fait les dix dernières années grâce au numérique. Ça a révolutionné le cinéma, le documentaire surtout, parce que nos aînés ne faisaient pas de documentaire à cause de la pellicule qui coûte cher et qui n'est pas rentable. Le documentaire a bénéficié énormément de l'arrivée du numérique qui permet de faire des films à petits budgets. Pour moi, la fonction principale du documentaire c'est d'être le témoin de quelque chose et d'en transmettre la mémoire. Donc le numérique a énormément aidé l'éclosion d'une nouvelle génération de cinéastes africains, de documentaristes surtout. Regarde Nollywood au Nigeria, c'est grâce au numérique que le Nigeria est devenu le deuxième producteur cinématographique au monde en nombre de films qui sortent par an. Tout cela on le doit au numérique. On en profite au maximum, aujourd'hui avec le nouveau support on n'est pas toujours en train de numériser, on a des cartes mémoires, on filme, on filme on décharge, ça permet d'effacer, ça réduit considérablement les coûts. Aujourd'hui on peut faire un film seul à la maison, on a vu des films qui ont sillonné le monde qui sont faits ainsi. Le numérique a été d'une grande contribution en Afrique.

JLG : Est-ce qu'il y a des structures au Niger pour pouvoir stocker ces films comme le CNC ou la Cinémathèque française le font ?

SM : Non il y en a pas, il y a pas une structure qui fédère les bases de données cinématographiques, il n'y a pas de cinémathèque. Mais chacun dans son coin a ses films numérisés, sauvegardés, je

garde tous les rushs de mes tournages. J'ai tous mes films parce que j'ai une société de production, je produis mes propres films et les films des autres. Nous avons aussi en projet une sorte de nurserie, une sorte de mutuelle où on s'entraide pour produire des films entre nous. Les jeunes qui n'ont pas les moyens ou les arguments pour convaincre un producteur de mettre de l'argent dans le film, on leur donne du matériel, un peu de formation, on aura des caméras de différents niveaux, des PD150 qui sont faciles à manipuler, et si vraiment tu arrives à trouver un projet qui tient on te mettra dans des circuits. Il y a un réseau Africadoc qui aide à écrire les projets, rencontrer des professionnels...

MFR : Africadoc n'est pas spécialement nigérien ?

SM : Non ce n'est pas nigérien.

MFR : Et comment s'appelle ta société de production ?

SM : Ma société de production s'appelle Maggia image. Mais on est un train de créer une association qui nous permettra d'aider les jeunes, qui s'appelle ICCI Niger (Initiative pour la culture du cinéma au Niger). Le siège sera situé au centre culturel franco-nigérien.

MFR : On m'a parlé récemment d'une structure qui fait du cinéma ambulante...

SM : Oui le CNA, le Cinéma Numérique Ambulant. C'est une association franco-nigérienne qui a une représentation africaine qui achète nos films. On leur vend nos films et ils amènent nos films dans les villages. Ils ont des unités de diffusion, ils créent la vie au village, l'ambiance... C'est une association qui a réuni des fonds du FED (Fond Européen de Développement) à but non lucratif mais pour les faire déplacer il faut prendre en charge certains frais. Par exemple moi j'ai fait des accords avec eux, si je veux qu'ils amènent des films dans les villages, je leur propose une réduction du coût d'achat de mes films. Nous allons avoir une autonomie au niveau d'ICCI Niger, avec une unité de diffusion. Par exemple pour Koukan Kourcia : les médiatrices, on a prévu de le montrer dans 143 villages. On aura une unité qui va sillonner ces 143 villages, et là on n'ira pas c'est le CNA qui ira pour montrer le film.

Pour certaines ONG c'est Maggia le partenaire, pour certaines associations qui n'ont pas les moyens ce sera ICCI.

En tout cas au niveau de ICCI Niger on sera prêt à collaborer, et on tiendra compte de cette nouvelle donne de l'insécurité qui fait qu'il y a des gens qui ont envie d'avoir une réalité au niveau du terrain mais qui ne peuvent pas venir et sillonner le Niger.

MFR : C'est très important parce que jusqu'à présent les gens en France qui voulaient faire du travail associatif en Afrique se déplaçaient eux mêmes dans les villages. A mon avis ce n'est d'ailleurs pas forcément pas la meilleure manière de travailler. Le mieux c'est d'avoir une association au Niger. Notre partenaire, le RAEDD, ce sont eux qui font les actions et quand on y va on agit avec eux.

SM : A ICCI Niger on essayera de former les ONG, leurs cellules de communication au réflexe de l'image. Tout le monde a le réflexe de l'image, mais en faisant des photos avec son téléphone portable... Quand vous filmez qu'est ce que vous voulez filmer ? On essayera de leur apprendre ça. Jusqu'à présent Maggia n'a qu'un seul partenariat avec une ONG qui s'appelle Wateraid.

MFR : Pendant un temps notre partenaire le RAEDD faisait des images, quand ils organisaient un événement... on voyait les discours officiels ...

SM : Oui on l'appelle « la vidéo »...

MFR : Tu vois le préfet qui fait un discours, on ne fait pas plus ennuyeux... ils nous envoyaient ça et disaient «vous pourriez monter cela pour faire chose d'intéressant »... mais bien sûr cela n'était pas exploitable.

SM : Nous on a pris une autre approche, c'est ce qui s'est passé avec la « cure salée », une fête des éleveurs qui a lieu chaque année dans le désert du Niger, et qui rassemble tous les éleveurs, qui se rencontrent et font des festivités. Les animaux doivent manger du sel pour se refaire une santé. Donc il y a un regroupement pour que les bêtes puissent faire une « cure salée », ça fait partie de leur régime. Tous les reporters convergent et tout ce qu'ils filment, c'est la fête..., tu peux prendre les images de 2005 tu compares à 2008 ce sont les mêmes personnes, c'est la même chose, ça ne sert à rien. Nous, nous y sommes allés un mois avant et nous avons filmé ce qu'ils font pour préparer la fête. On a alors vu des choses jamais vues, des gens qui commencent à préparer la fête depuis un an, depuis la fin de la dernière ils commencent à préparer la suivante. Si il y a une caméra et quelqu'un qui veut aller plus loin que les discours politiques il peut filmer les discours et aussi les gens qui chuchotent, ça fait beaucoup plus d'éléments. C'est un regard, le réflexe de l'image. Quand on appelle les ONG on leur dit qu'on va les former au réflexe de l'image, c'est-à-dire arrêter de filmer les politiciens qui rentrent dans des discours, répéter plusieurs fois dans plusieurs villages la même chose. Filmez, interviewez... c'est à ce moment là que vous allez avoir une mémoire collective, et que demain vous pourrez projeter le film dans le même village, des gens vont se retrouver, créer la sérénité, la confiance et permettre le cadre du travail. Au niveau d'ICCI Niger c'est comme cela que nous construisons notre relation avec nos partenaires. Avec des professionnels aussi, des docteurs, des sociologues, des philosophes, des agronomes qui ont un regard aguerri sur les questions du développement. Quand on rencontre une équipe pluridisciplinaire avec un sociologue, on leur apprend à numériser les images à faire des petits montages. A utiliser des logiciels autres que ceux intégrés dans les ordinateurs. On leur apprend à numériser, conserver, à télécharger, à choisir le format.

Il y a des gens parmi nous qui ont fait des formations de montage, d'effets spéciaux. Un fond va être créé en 2015 qui permet aux jeunes de monter un module de formation en fonction des besoins de financement. Dans le cadre de notre association nous allons monter un atelier qui s'appelle « le film de A à Z ». Les « abc », ensuite c'est de la formation sur le tas. Par exemple, vous partez dans un village, vous trouvez les gens vous allumez une caméra personne ne va vous parler. Les gens diront « tu vas vendre nos images, il faut nous payer », il y a une méthode d'approche. Il y a vraiment un préalable. Même si vous partez avec des gens du village, vous n'avez pas forcément ce que vous voulez, à quel moment filmer, qu'est ce qu'il faut filmer, par quoi commencer... Quand vous partez avec votre équipe, vous partez dans un village, il faut pas commencer à filmer les gens. Il faut filmer les choses auxquelles les gens ne s'intéressent pas, le puits ... Les gens sont toujours derrière en vous voyant en train de filmer. Et quand vous allez filmer, les gens ne vont pas fuir. Il y a des moments il faut s'adresser aux gens. Même moi dans mon propre village, les deux premiers jours on ne tourne pas. On est avec les gens, on mange ensemble, on circule, et quand on sort la caméra les gens sont naturels, ils ne viennent plus toucher la caméra, regarder, parler...

MFR : Ce qui me frappe quand je vois tes films c'est le naturel, on ne sent pas du tout l'intrusion. Par exemple dans Koukan Kourcia quand il arrive sur sa moto, je me suis demandée comment vous avez filmé ces images là, il y avait une deuxième moto qui filmait ? On se croirait vraiment sur un moto sur une piste au Niger, c'est vraiment très bien rendu, même si on n'a pas la poussière, on n'a pas l'odeur...

SM : Oui, on l'a fait en plusieurs fois, un moment j'étais sur la moto, un moment c'était le cameraman qui était sur la moto, un moment c'est la voiture qui est derrière la moto, la voiture en marche arrière pour éviter la poussière, c'est un vrai dispositif de cinéma, on l'a fait en plusieurs jours, on l'a mis en place sur plusieurs jours.

MFR : Le résultat est vraiment très très réaliste en tout cas...

JLG : Ce qui m'a frappé à voir le film, c'est justement ce naturel, et vous expliquiez dans le débat que vous aviez déformé la réalité pour être finalement plus réel. Vous faites donc arriver les choses pour être plus vrai à la fin ?

SM : Tout à fait, c'est comme un scientifique dans un laboratoire, et le produit que vous manipulez c'est vous qui l'achetez, c'est vous qui le mélangez, la réaction est vérifiable, réelle et ça m'intéresse de le manipuler le réel, pour mettre en évidence un réel beaucoup plus fort.

MFR : D'ailleurs combien de temps tu étais resté sur place pour Pour le meilleur et pour l'oignon ? L'impression qu'on a c'est que ça prend plusieurs mois. Or tu dis que tu avais peu de temps.

SM : En fait dans un premier temps j'ai passé 1 mois 15 jours dans le village, mais je revenais de temps à temps à Niamey. J'avais un calendrier précis... Mais j'ai raté le semis. Donc le semis on l'a reconstitué car j'étais venu un peu en retard. Le réel sans reconstitution, c'est au moment où ils ont commencé à arranger le puits. Pour tout le reste, la caméra accélère les choses. Tu sais ce qui s'est passé ? le gars est parti se raser la tête. Il avait des cheveux, et il s'est rasé complètement la tête, le matin il arrive... aïe aïe aïe, je lui ai dit, il fallait me dire ! car on doit reprendre quelque chose qu'on a commencé hier..

MFR : C'était le cultivateur ? Le personnage principal ?

SM : Oui... J'ai attendu deux semaines pour qu'on ne voie pas sa tête nue... On lui a mis du shampoing pour que les cheveux poussent... Mais la monteuse quand elle a vu les images a dit « Sani chez toi les oignons poussent beaucoup plus vite que les cheveux... ». Il y a ce mur de la réalité qu'on peut pas changer et si aujourd'hui le documentaire se fait le plaisir de se faire appeler cinéma, c'est qu'il y a du cinéma dedans... le cinéma c'est cette manipulation de la réalité. C'est pour ça que je dis que la meilleure école de la fiction c'est le documentaire.

MFR : Tu as expliqué que dans Pour le meilleur et pour l'oignon, pour le tournage du film, tu as accéléré le mariage de ta cousine, c'est vraiment ta cousine ?

SM : C'est ma cousine.

MFR : J'aime tellement la scène où ils sont tous les deux sur la charrette, parce qu'ils sont à distance et qu'on sent l'amour qu'il y a entre eux mais c'est extrêmement respectueux.... Dans Koukan Kourcia, ça va encore plus loin parce que tu fais vraiment revenir ton père...

SM : Oui il revient vraiment.

MFR : Donc ce n'est pas comme quand tu mets en scène le mariage de la cousine en l'ayant accéléré, là tu crées vraiment un événement qui n'était pas certain. Car il n'était pas sur que ton père allais revenir...

SM : Oui et d'ailleurs il n'était pas revenu dans le film, j'ai fini le tournage et 40 jours après mon père est rentré au village. Et dans le troisième film aussi, Koukan Kurcia : les médiatrices, il y a une relation avec le deuxième, puisqu'il s'agit des conséquences de ces retours de Côte d'Ivoire.. Donc j'agis sur le réel car la démarche du cinéaste est différente de celle du reporter. Dans le reportage on est porté par le sujet, le sujet existe, il y a un événement il y a quelque chose. Le cinéaste crée, il touche le réel, il le canalise. Je parle du cinéaste de documentaire. C'est la nouvelle façon qu'on a de faire nos images. J'avais un ami en 2012 qui m'avait invité en Charente-Maritime pour que je montre mes films dans le mois du documentaire, donc j'ai fait une tournée dans les villages pour montrer mes films, j'ai passé environ 15 jours avec lui. Les 5 derniers jours il m'a dit si il y a quelque chose qui t'intéresse dans ma région tu peux filmer, je peux trouver un peu d'argent et on fait le film. J'ai vu qu'ils avait un bac, à manivelle... je l'ai trouvé tellement anachronique, tellement dépassé, j'ai dit « pourquoi vous gardez ce bac, pourquoi vous mettez pas un moteur ? ». « Non mais il est tout beau, d'ailleurs on a mis 200 000 euros pour le reprendre ». « Mais nous avec 200 000 euros ont réparé notre bac qui tombe constamment en panne, à Niamey, et qui est beaucoup plus moderne que votre truc. » Moi ça m'intéresse de raconter le destin de ces deux bacs, et en même temps de pouvoir créer un pont entre la Charente et le fleuve Niger. Donc je suis allé au Niger, et j'ai trouvé que le bac était en panne, une panne pas ordinaire. D'habitude les pannes ordinaires c'est une ou deux semaines, mais là ça faisait plus d'un an qu'il était là. En fait, ils ont un projet de pont qui a fait qu'on ne veut plus réparer le bac, mais ça reste en projet, un pont ne sort pas comme ça. Donc j'ai fait le film pour que les gens parlent.

MFR : Ce n'est pas le deuxième pont à Niamey ? Encore un troisième pont ?

SM : Un troisième pont, à Farié, à 80 km de Niamey. Le deuxième pont de Niamey est fini, maintenant il y en a un troisième qu'ils vont faire. Le bac est à Farié, d'ailleurs c'est grâce au bac que le village est né. Donc c'est comme si on coupait le cordon ombilicale sans anesthésie, directement, pour ces villageois. On vient, on dit « votre bac est en panne, on va le laisser en panne et on va vous faire un pont ». Et le pont ne vient pas, car c'est des années de construction. Donc eux ils veulent qu'on répare le bac et je veux que le film puisse y être utile, parce qu'on va le diffuser avec ostentation, avec force, on va le diffuser partout, dans toutes les télé pour que les gens qui sont chargés de le réparer le réparent. Les villageois ont dit qu'à la prochaine campagne tout politicien qui viendra leur parler prendra le bac, et s'il vient pas par le bac il ne sera pas écouté. Donc il y a vraiment un rapport de force qui est créé. C'est ça aussi la force du cinéma, de faire bouger les choses. C'est pour ça que des gens de différents domaines, des philosophes, des médecins, mathématiciens viennent et on leur apprend le cinéma de A à Z et s'ils veulent continuer, comme moi j'ai lassé mon agronomie pour faire du cinéma, ils feront un master. Aujourd'hui on va voir quelqu'un qui parle en spécialiste du Niger, mais en quoi il est devenu spécialiste du Niger ? Quand on dit « spécialiste des questions nucléaires »... il s'agit de gens qui ont des formations de base. Aujourd'hui dans le pays vous allez voir un journaliste, il n'est spécialiste de rien... Par exemple un économiste qui a une maîtrise en économie qui fait une formation de journaliste, s'il reçoit un DSK il pourrait lui poser des questions sur l'économie mais quelqu'un qui ne connaît

même pas la microéconomie, les règles du marché, quand les prix augmentent ... il ne peut pas interviewer. Il va juste lui poser les questions : qui êtes vous ... aucun intérêt. On s'est dit que si on veut faire de véritables images qui peuvent avoir un impact international, parler au monde sans se ridiculiser, il faut que les gens aient des connaissances de base sur leur domaine. Le cinéma, cela s'apprend, il y a des choses qu'on met toute sa vie à apprendre mais le cinéma on peut l'apprendre. Là aussi, on apprend les « abc », si tu veux continuer tu vas faire des études où on t'apprend vraiment l'histoire du cinéma, tu regardes énormément de films parce la meilleure école pour apprendre le cinéma c'est de regarder des films. Quand tu fais la formation du Master 2 à Gaston Berger à Saint-Louis du Sénégal, chaque jour tu regardes au moins trois films, deux films ensemble et un film seul. A Niamey on a un Master 1 à l'IFTIC qui chancelle, mais on essaie vraiment de le relancer... Si jamais ça ne marche pas à l'IFTIC, il y a l'université de Zinder qui est prête à prendre le master.

MFR : En tout cas c'est sur que le fait qu'il n'y ait plus une seule université aide énormément, parce que si à Niamey il en veulent pas, bon c'est pas grave...

SM : C'est ça (rires), ils savent... la concurrence, voilà le prix du marché, voilà les règles. On a agit de cette manière au niveau du cinéma parce que pour moi le master est quelque chose qui doit vivre éternellement, si on prend des années pour qu'il marche il y a pas de problème, on est pas pressés.

JLG : Et il n'y a pas la possibilité de sortir de ce système universitaire et de créer des écoles privées ?

SM : L'IFTIC c'est pas une université, c'est un institut. C'est pour ça qu'on est allé vers lui. Il délivre pas les diplômes. L'IFTIC accueille le Master parce qu'ils ont l'infrastructure, les caméras, les bancs de montage. Ils ont le cadre, c'est une école qui marche déjà et qui a une renommée internationale. Mais le privé le problème c'est qu'aujourd'hui ça sert à rien de faire des formations pour former 10, 30, 40 cinéastes. À quoi ça sert. Tu peux renforcer les capacités des gens qui sont déjà opérationnels. Former des gens qui ont déjà un diplôme, c'est parce qu'on leur donne une seconde chance. S'ils prend goût au cinéma, c'est que c'est vraiment quelqu'un qui veut aller de l'avant, pas un opportuniste qui cherche à se caser. Et s'il veut continuer dans son domaine, on a injecté quelqu'un dans ce domaine là avec le réflexe des images.

MFR : Il y a aussi beaucoup de gens qui ont des diplômes et qui ensuite n'ont pas de travail, qui ont besoin d'une formation complémentaire, peut être plus pratique que vous pouvez amener.

SM : Voilà ! On avait une fille qui avait une maîtrise en économie qui a fait le master de cinéma. Elle a été recrutée par une agence de communication. Le succès de l'agence, c'est elle avec ses initiatives, elle a des contacts, elle invite les autres, des professionnels, elle connaît tout le monde, donc elle crée vraiment une bouffée d'oxygène pour son agence. On a même un médecin qui est formé au cinéma. Et on est un train de monter un film sur la salle d'opération. Je voulais faire un film sur la salle d'opération, parce que j'ai été opéré et je sais qu'il y a des choses que seul le malade peut raconter, à toutes les étapes. Je voulais faire ce film, « Le rite d'un retour à la vie », il y a un certain nombre de rites que le malade subit, avant pendant et après l'opération. Parce que dans la salle d'opération à Niamey, il y a trois portes. La porte où le malade rentre, la porte où les médecins rentrent et la porte qui sort directement à la morgue (rires). Moi j'ai vraiment vu la porte, et il y a vraiment une flèche, et cette flèche va vraiment à la morgue. Si le malade la voit, il n'est pas

vraiment rassuré... Moi je l'ai bien regardé ... Ensuite, la salle d'opération est terne... une salle d'opération il faut qu'il y ait des choses qui te rappellent la vie, mais c'est terne, vide, froid, tu as l'impression d'entrer dans un vide éternel, et franchement je n'étais pas rassuré. Il y a toutes ces choses que je voudrais montrer par le regard d'un ancien malade, et lui va m'ouvrir les portes de la salle d'opération, sans aucune retenue.

MFR : Tu vas toucher beaucoup de gens avec un tel sujet...

SM : Un malade est le seul qui peut dire ça, le médecin sait pas, il ne sait même pas qu'on a peur, on nous pose des questions avant l'anesthésie, qui es-tu, qu'est ce que tu fais, tu t'endors puis te réveilles tu ne te souviens même pas de ce qui s'est passé, tu découvres petit à petit tu ne sais pas si ça a marché ou si ça n'a pas marché et après tu reviens à la vie, et tu racontes. Il y a tout ces processus que je voudrais faire ressortir à travers une fiction. Pas un documentaire, un docu-fiction. Donc ce médecin va nous ouvrir les portes. Moi avec mes connaissances d'agronome je fais beaucoup de films institutionnels sur le développement agricole, je sais comment prendre le sujet, comment approcher les villageois sur toutes ces questions qu'ils pensent maîtriser. Parce que c'est ça le problème des villages. Vous voulez enseigner des choses aux gens et ils ont un savoir faire très fort auquel ils croient et vous voulez changer leurs pratiques, il faut une méthode pour ça. Quand vous partez juste avec vos méthodes d'école, de jeune écolier, « voilà faites ça, mettez des engrais et trois jours après »... ça ne marche pas. C'est comme une dame qui fait la cuisine, elle sait très bien comment faire et si vous dites « après tant de minutes il faut mettre le sel », ça ne marche pas avec elle... Il faut composer avec ce savoir faire, il ne faut pas le balayer d'un coup et quand vous trouvez des gens qui ont des graines qui ne font pas de trous, qui les sèment en les lançant, il ne faut pas leur dire « non, on fait des trous », non, non, non. Demandez un terrain, faites des trous ils vont venir regarder, suivre ce que vous faites. Il font comme si ça ne les intéressait pas. Maintenant ne dites rien, partez, vous allez voir ils vont faire la même chose, ensuite vous revenez ils poseront des questions. Donc on a une méthode d'approche, pour l'ONG Wateraid -c'est comme cela qu'on est devenu amis- on met les villages en concurrence. Ils choisissent un village, ils enseignent aux gens la propreté, se laver les main, le linge... et on filme bien le village. Et on va dans les autres villages et on montre les films. Les gens, « ah ce village ! ». Il y a même un vieux dans un village il dit que maintenant leurs filles n'ont plus de problème de mariage parce que tout le monde sait qu'elles sont propres, les gens quittent le village pour venir chez eux (rires). Elles ont un puits qui est propre, pas d'ânes qui rodent, et les gens pour aller au marché passent toujours là prendre de l'eau, puis continuent leur route. Et de plus en plus on n'appelle même plus leur village par son nom, le village a pris le nom du puits. Et quand ils vont dans un village ils montrent le film d'abord, les gens regardent, sont contents, ils connaissent le village et ne savaient pas que le village est transformé. Après, quand on veut amener des nouvelles pratiques, tout se passe très vite. Il y a vraiment une méthode d'approche ; il faut que les gens soient convaincus.

MFR : Vous avez travaillé dans quelle zone du Niger ? La zone Haoussa ?

SM : Nous avons travaillé à Zinder, aussi au niveau de Maradi. Même à Dogondouchi, avec une ONG qui s'appelle AREN (Association pour la Redynamisation de l'Élevage au Niger), eux aussi ils nous ont appelé pour qu'on leur fasse des films pour apprendre aux peuls le droit, c'est à dire l'interdiction de mettre le cheptel dans le champs des gens. Ils le savent mais comment leur faire comprendre qu'ils doivent le faire.

MFR : J'ai vu qu'il y avait encore eu des morts.

SM : Oui chaque fois il y a des morts.

MFR : Parce qu'il y a un manque de terres, trop de monde, trop de cheptel ... soit les gens cultivent sur des terres où normalement les animaux ont le droit d'aller, soit les éleveurs viennent dans des endroits où ils ont pas le droit de mettre les animaux, les animaux mangent les récoltes et après il y a des morts.

SM : C'est ça, chaque année il y a ce problème. Une fois on a fait une grande fête, des politiciens ont fait des discours, et avant même la fin des discours une bagarre a éclaté entre les agriculteurs et les éleveurs. Les discours ne servent à rien. Les gens n'écoutent même pas. Et on vient chez les gens qui ne connaissent pas le français, on fait des discours en français. Pourquoi ? Bon ça arrange bien les officiels parce que c'est des cérémonies, de l'argent, des factures tout ça... mais en fin de compte ça donne quoi ? C'est d'ailleurs l'objet de mon film Koukan Kourcia : les médiatrices, le président lui même a essayé de réconcilier cette population et n'a pas réussi parce que sa seule arme est de libérer les prisonniers, les gens qui ont été arrêtés et enfermés et d'appeler les protagonistes, les inviter, de leur faire se serrer les mains, s'embrasser, mais ils oublient tout dès qu'ils sont sortis de la salle.

Koukan Kourcia : les médiatrices, c'est un conflit qu'il y a eu et qui a fait des victimes, pas des morts, heureusement, mais des gens qui ont perdus leurs biens, la liberté, qui ont fui qui sont allés en exil, et tout cela à cause d'une élection que les gens ont pris comme prétexte.

MFR : L'élection du maire en 2011 ?

SM : Oui. Là aussi ça remonte à loin, on peut se rappeler de la période coloniale, de comment les choses sont arrivées. Il y a eu la mise en place des chefs de canton, le canton est un appareil colonial, et le chef de canton, les gens mêmes ont contesté ce canton, parce que ce canton a été érigé au dépend de plusieurs chefs traditionnels qui ont été neutralisés et regroupés au sein d'un canton pour mieux les contrôler. Quand il y a eu les indépendances, le régime nigérien qui est venu au pouvoir s'est appuyé sur ces dispositifs coloniaux pour mieux gérer, opprimer la population donc les gens avaient des relations tendues avec le chef.

Ensuite quand il y a eu la démocratie, où on vote véritablement, on cherche le suffrage de la population, les gens ont dit « si vous voulez avoir les élections, il faut bien contrôler les chefs traditionnels ». Donc ils ont fait un statut au chef traditionnel, avec des règlements, une association, et là on leur dit voilà vous avez le droit de siéger, d'être membre du conseil municipal mais vous n'avez pas le droit de vote. Mais ça bloque le changement ; un chef qui peut être là quand on vote, personne ne peut voter contre le chef, en tout cas pas les gens qui sont attaché à la tradition. Il ne peut pas voter non contre ce que le chef veut. Et c'est ce qui s'est passé pour le choix du maire.

MFR : Parce qu'en fait tu élis le conseil municipal et ensuite c'est le conseil qui élit le maire.

SM : Voilà, et c'est ça qui a foiré, parce qu'il y a un gros village, Galmi, où j'ai filmé. Mais ce n'est pas le chef lieu du canton, qui est un petit village, Doguérawa, et qui n'évolue pas. Avant les chefs refusaient d'envoyer leurs enfants à l'école avec la colonisation.

MFR : Normalement les colons voulaient scolariser les enfants des chefs dans l'idée que ça allait

améliorer le niveau et ensuite créer des liens, et certains chefs envoyaient des enfants des pauvres du village, et c'est ces gens là éventuellement... qui ont grimpés.

SM : Voilà ils ont grimpés, et ils sont là à se ridiculiser je suis le chef... et ça ne marche pas. Et c'est dans ce contexte que les gens de Galmi ont dit, puisque nous on n'a pas la mairie, qui est située à Doguérawa, au moins que le maire soit de chez nous, parce que même dans l'appareil du gouvernement il y a une répartition du pouvoir, on équilibre les choses, mais le jour du vote pour le maire ce n'est pas ce qui est sorti des urnes.

MFR : A cause du chef qui était présent mais qui ne votait pas.

SM : Et celui qui a été élu maire, c'est son chargé de mission. Le gars qu'il envoie quand lui ne peut pas aller. Et à ce moment, tous les jeunes de Galmi sont revenus d'Abidjan à cause de la guerre, spontanément ils n'étaient pas d'accord, ils ont commencé à faire des barricades, comme en Côte d'Ivoire, ils ont mis des masques, ils ont bloqué la route. Une première fois on a envoyé la police de Madaoua, de Maradi, pendant trois jours il y a eu la bataille avec les jeunes. Avant quand un seul policier arrivait tout le monde se cachait, maintenant on a envoyé un régiment de policier, les jeunes se battaient, et les femmes les aidaient. Tu passes les mains vides, les femmes t'envoient un pilon à travers le mur et les policiers ils te voient avec un pilon et ils chargent (rires).

MFR : (rires) Ca a l'air bien sympathique tout ça, mais est ce que ça a abouti ... c'est un mouvement qui apparemment qui correspondait à un vrai problème politique, social...

SM : Ensuite ce qu'il s'est passé, il y a eu des arrestations, plus de 100 personnes, mais les gens qui ont cassé n'ont pas été arrêtés, ils ont fui. On sait même pas qui c'est, ils ont mis des masques, on a arrêté les vieux qui étaient là en disant qu'ils avaient manipulé les jeunes... Donc pendant plus d'un mois les gens ne parlaient même pas, ils se cachaient et le président nouvellement élu en ce temps là est venu à Malbaza, a appelé les protagonistes, il a dit de libérer les gens, tout le monde, ils n'ont même pas été jugés. Les gens pensaient que la paix était revenue, et pas du tout, les gens ont commencé à se faire des coups. D'abord les commerçants d'oignons ont commencé à saboter la mairie, parce que sur chaque sac d'oignon la mairie prélève 200 FCFA, c'est à peu près 40 centimes d'euros. Mais qu'est ce que font maintenant, les jeunes de Galmi, parce qu'ils veulent plus donner l'argent à la commune de Doguérawa ? Ils chargent les chameaux et les ânes, ils vont à une commune voisine, c'est là bas que les camions chargent les oignons, et ils payent là bas. C'est le boycottage économique. De plus, le chef on ne le respecte plus, quand ils ont un problème ils vont directement au commissariat de Koni. Ils ne vont pas voir le chef, parce qu'avant le chef était à voir en premier et s'il était incapable de régler le problème alors il fallait aller plus loin. Et quand les gens vont à Koni le chef appelle la police et dit qu'il faut leur montrer qui a le pouvoir, parce que ce sont des gens qui ne respectent pas la loi, le pouvoir, et qu'il faut les corriger. Il y a vraiment des coups bas des uns des autres, chacun aiguise son couteau, en vue des élections qui vont arriver, parce que bientôt on va aller aux urnes. Les tensions sont devenues tellement grandes, qu'elles ont commencé à contaminer même nos relations avec les ressortissants des deux villages à Niamey. Quand il y a une réunion ça explose, les gens n'arrivent pas à s'entendre, on a tous des gars au village et tout ce qui se passe au village le soir on t'appelle pour te raconter tout ce qui s'est passé et ça se mélange dans tous les sens. Or ce sont deux villages qui ont la même histoire, moi personnellement j'ai deux grands-parents de part et d'autre, je peux pas dire que je suis de tel village, parce que c'est vraiment la même communauté. Et là j'ai dit il faut rassembler les gens, il

faut agir sur le réel, il faut que les gens se regardent il faut que les gens se pardonnent et ça ça doit commencer par le chef. C'est le chef qui est capable de rassembler son peuple, et pour le déclencher j'ai appelé la Zabaya, la femme avec laquelle j'ai fait Koukan Kourcia, j'ai dit « j'ai vu comment tu peux agir sur nos papas, je sais que si tu demandes à mon père de danser il va le faire, et que si tu demandes au chef de se lever il va le faire. Donc elle va lui demander de demander pardon à son peuple », elle me dit qu'elle peut, mais pour les jeunes elle ne peut rien, parce qu'aujourd'hui ils ne la connaissent pas, ils n'écoutent même pas ses chants. Pour les jeunes, on va donc chercher de jeunes choristes, des femmes fatales de la musique nigérienne et qui sont heureusement encore de la localité, elles ont toutes une relation avec la localité. Une qui est à Niamey qui s'appelle Hamsou Garba, une cantatrice qui marie musique traditionnelle et moderne, une qui fait complètement du traditionnel à Koni qui s'appelle Zara Dibissou et une qui est une star du cinéma Nollywoodien au Nigeria, qui chante aussi dans les films du Nigéria, qui est aussi de la localité mais qui est complètement moderne, qui fait aussi du rap. Donc on est parti chercher ces femmes là dans toutes les villes, on les a convaincu de venir organiser un concert « on va agir sur la musique, on sait que tout le monde est sensible à la musique, on voit comment les gens entrent en transe quand on chante, on voit comment vous mobiliser les gens je veux que vous chantiez ce jour là pour demander aux gens de s'entendre ». Et on a fait toutes ces démarches on a organisé un concert.

MFR : Mais est-ce que le maire élu va rester maire ?

SM : Oui, personne ne bouge, déjà il a fait 3 ans, il ne lui reste que 2 ans pour finir son mandat. Et le problème ce n'est pas de remettre en cause quelque chose qui a eu lieu, c'est que les gens comprennent qu'on a plus à perdre quand on ne s'entend pas et qu'aussi le chef doit rester le chef de tout le monde, et pas se mêler de politique. Ça permet aussi de soulever les problèmes qui ont conduit à ces problèmes, mais les soulever en coulisse. Donc le film a mûri pendant deux ans, deux ans de maturité, deux ans de recherche, d'approche, deux ans de bataille pour que les gens comprennent la nécessité d'éviter d'aller aux élections dans ce climat là, et on a fait le concert, et on a chanté, et le chef a demandé pardon à son peuple. Et les populations ont pardonné au chef aussi, devant la caméra. Toutes les télévisions du Niger étaient venues le jour du concert, pour filmer l'événement, diffuser, montrer aux autres communautés comment un chef est allé jusqu'à s'excuser. Parce que dans l'histoire du Niger et je crois dans l'histoire du monde, un chef élu à vie, qui n'a pas de comptes à rendre à qui que se soit, qui se lève et qui demande pardon à son peuple, c'est quelque chose d'extraordinaire. Et le chef a saisi l'opportunité que je lui ai offerte, il a demandé pardon. Le film fait 90 minutes et raconte cette démarche un peu originale, ce rêve, parce que Zabaya a dit « c'est mon rêve, je vais accomplir mon rêve », et son rêve c'est de voir qu'elle a réussi un autre miracle. Le premier miracle c'était de ramener mon père, l'arracher de ses 15 ans d'exil en Côte d'Ivoire, en un clin d'œil ce n'était pas facile. Et le film pose aussi la problématique jusqu'où un chef peut aller, qu'est ce qu'il doit à son peuple, parce qu'en général c'est toujours son peuple qui doit au chef, c'est lui qui paie les impôts, c'est lui à qui on doit le respect, c'est lui qui doit respecter les lois que les chefs inventent. Donc qu'est ce que le chef doit à son peuple ? Il y a une limite où le chef doit se dire « je dois temporiser, regarder mon peuple ». Et tous les problèmes que l'Afrique a vécu ces derniers temps, et même le monde, c'est ce rapport de force. Les gens ils ont ce niveau, ils sont cultivés, ils connaissent le monde on peut pas les manipuler. Un être humain c'est quelqu'un qui se met face à ses responsabilités. Même maintenant les machines demandent pardon pour les erreurs qu'elles font.

Le film n'a pas été encore diffusé au Niger, l'objectif est de créer ce nouveau rapport de force, éviter le pire, rassembler le peuple, prendre son courage, parler un autre discours... surprendre son peuple! Voilà c'est ça le mot, surprendre son peuple, positivement. Quand on va diffuser, le chef va accompagner la diffusion du film. Quand les télévisions ont fait le reportage, certaines télévisions étaient parties deux jours avant le concert, d'autres sont restées après le concert. Ils ont interviewé les jeunes et compris qu'il y a de gros problèmes dans le village et c'est normal que les gens soient frustrés. Galmi fait toute l'économie de la commune, on ne peut pas admettre que Galmi souffre de problème d'eau, alors que Doguérawa qui est un petit village n'en souffre pas. Deuxièmement il y a un gros hôpital à Galmi, un hôpital de la mission protestante, qui est devenu un hôpital privé où même les gens du village ont à payer. Donc l'état considère qu'il y a un hôpital dans le village et qu'on n'a pas besoin d'y faire un dispensaire. Or aujourd'hui il y a la gratuité des soins pour les enfants de moins de 5 ans et les femmes enceintes, et dans le village les jeunes ne profitent pas de ça, il faut qu'ils partent à Doguérawa où il y a un dispensaire pour profiter des soins alors qu'il y a un hôpital à Galmi. Ou bien l'état intervient auprès de l'hôpital pour régler cette question ou bien on crée un dispensaire aussi. Et tout cela on l'a effacé depuis des décennies, on n'en a pas parlé, et cette opportunité que les télévisions privées sont allées constater l'effort que les gens ont fait, et les dégâts que d'autres ont fait et la crise qu'il y a eu, la rendre à l'actualité, appeler le gouvernement... et ça a permis à l'état de créer un dispensaire, maintenant en train d'être construit. Et nous aussi on a réagi, les ressortissants, originaires du village, on a cotisé de l'argent pour que, le jour où le décret a été signé pour la création du dispensaire, on a commencé à contribuer pour acheter les médicaments, pour que ça soit irréversible. Les agents de santé ont été détachés, ont habité un vieux bâtiment qu'on a réaménagé. Il y a un nouveau château d'eau qui est en train d'être construit aussi pour augmenter la capacité, parce que le puits qu'on voit dans Pour le meilleur et pour l'oignon, c'est le seul puits du village, tout le monde vient chercher l'eau là. La pompe, c'est l'hôpital qui avait un château d'eau qui a donné une partie d'eau au village parce qu'en ce temps là quand ils ont commencé la mission protestante il n'y avait pas d'eau potable. Les problèmes se sont compliqués parce que dans le village il y a des gens qui gèrent cette pompe, et cette pompe c'est de l'argent parce que l'hôpital vend deux seaux à 5 FCFA, et les villageois vendent un seau à 10 FCFA donc c'est très rentable. Chaque fois qu'on vient au village on dit quels sont vos problèmes ils ne disent jamais le problème de l'eau car sinon on va créer une fontaine et ils vont perdre le monopole qu'ils ont. Donc le politique a jamais entendu le problème de l'eau en tout cas officiellement. Parce que quand on va, on demande aux sages, et c'est une mafia organisée, on n'évoque jamais le problème de l'eau, jamais le problème de l'hôpital. Jusqu'à ce que les choses sortent, que les télévisions en parle, les gens étaient agacés qu'un village comme Galmi n'ait pas vraiment d'autonomie par rapport aux accès de base.

MFR : Mais c'est parce qu'il y avait une mafia dans le village qui s'est opposé à ça ?

SM : Bien sur, et les gens ont peur d'y toucher. C'est une mafia pourrie avec des gens qui ensorcellent les autres par ci par là, les gens ont peur de toucher à ça, on ne peut jamais poser les problèmes. Un jour le président Tandja est parti dans le village, il a posé la question aux gens « quels sont vos problèmes », personne n'a parlé. Il y a une femme, une chrétienne qui a pris le micro, elle a parlé. Elle a dit que « si les hommes n'ont pas de bouches, nous on va parler ». Elle a dit qu'on avait tous ces problèmes là, et Tandja a dit « donc dans ce village il n'y a vraiment pas d'hommes »... il s'est moqué d'eux (rires). Malheureusement avant qu'il ne réagisse il y a eu le

coup d'état, quand il a commencé à faire tout ça c'était au crépuscule de son pouvoir. Je crois en tout cas que c'est à cela que ça vont servir les images de l'Afrique d'aujourd'hui, faire réagir, trouver l'angle de frappe et dépasser son ego parce qu'ils ont beau être dans la rue, on va amener la police, les bastonner, ces gens revenus d'Abidjan de Lybie qui ont appris la violence. On ne voit pas les gens qui subissent les injustices, parce qu'on ne leur donne même pas la parole. On les prend on les enferme. Et je n'ai pas voulu faire un documentaire juste pour documenter, pour moi il y a un problème, il y a des échéances électorales qui vont arriver, le problème peut revenir encore plus grave si on ne fait rien. Le seul fait d'agir sur les gens et que le chef reconnaisse avoir fait des erreurs, parce qu'il dit que c'est l'exercice du pouvoir qui est comme ça, « on peut faire des malheureux, des victimes, et pour tout cela je demande pardon et tout ce que je veux c'est qu'à partir d'aujourd'hui c'est qu'un père reste un père et un fils reste un fils ». En fait toute notre société est basée sur ça. Aujourd'hui si vous avez l'âge de mon père, je vous dois tout le respect quelque soit le pouvoir que j'ai, je peux pas remettre en cause votre parole, je peux pas dire que vous avez tort même si je le pense vraiment, je ne peux pas vous le dire, je vous dois un certain respect. Vous ne pouvez pas être debout et moi je suis assis. Et même le chef, les gens qui ont vécu avec son père qui était chef il doit les respecter, et il l'a bien dit : il faut que le père reste le père et que le fils reste le fils. Et c'est très bien cette parole là. C'est ça le fondement de base de de notre société. Cette solidarité là. Dans le village c'est père et fils, c'est tout. Tu es petit, l'autre a l'âge de ton père, c'est ton père. Il t'envoie tu pars, il te fait faire un travail si c'est pas un travail qui remet en cause ce que tu as à faire toute la journée, tu peux le faire. Tu fais un truc qui n'est pas bien, il peut t'insulter il y a pas de problème, il peut même te gifler à un certain moment. Tu pars à la maison tu peux pas dire à ton père qu'untel t'a giflé parce que dès que tu dis qu'il t'a giflé, il te demande qu'est ce que tu as fait, si ça mérite une gifle il en ajoute une autre (rires). Et tout ça on l'a perdu. Moi j'ai aimé cette phrase, et c'est venu spontanément de lui parce qu'il s'est rendu compte qu'il y a beaucoup de choses qui si on ne fait pas attention risquent d'entraîner le désordre. Et ça c'est un discours qui est valable pour toute la planète.

JLG : Est-ce que cette relation est plus présente dans les villages et disparaît dans les grandes villes ?

SM : Dans les villages il y a encore celà, parce que l'éducation d'un enfant c'est le village. Nos villages dans le temps où tout ne se ramenait pas à l'argent, où les gens se connaissent de père en fils, où les gens n'ont pas de rêve, d'ambition, de choses qu'ils ne peuvent pas faire. Ça stabilise les choses. Mais maintenant avec la nouvelle donne, les gens qui sortent et qui reviennent, les crises économiques, ça a un peu détruit tout ça. La solidarité elle est là encore, elle sévit encore, ce réflexe d'aider son prochain parce qu'il a des problèmes, il ne peut plus assurer un baptême, on se rassemble on l'aide, sans le blâmer. Parce qu'on se dit voilà pourquoi tu as fait un enfant si tu n'as pas les moyens même d'acheter un mouton, des gens peuvent se jeter ça à la figure, mais on ne voit pas ça, on l'aide. On dit que la bouche que Dieu a ouverte ne va jamais manquer à manger. C'est d'ailleurs pour ça que quand on vient avec les discours de limiter les naissances les gens ne peuvent pas comprendre, le problème c'est ne pas dire « arrêtez », il y a vraiment un problème d'approche. Il faut donner la caméra à des gens qui connaissent les choses. Quand vous réussissez un film bien fait il peut parler à toute la communauté. Les gens font 5 ans d'études, ils écrivent des mémoires, des thèses qui tombent dans les bibliothèques lus par des gens qui savent tout ou ne cherchent même pas à savoir. C'est très bien les études mais si on peut avoir un film partagé dans un village, les gens

posent des question, les gens discutent, les gens se regardent, ils pleurent ils rigolent, c'est ça la vie, c'est ce qui construit nos populations, qui nous donne envie d'aller à l'école, qui donne envie d'envoyer nos enfants à l'école.

JLG : Vous avez des projets de fiction ?

SM : Oui je vais commencer, je n'en ai jamais fait encore. Dans le film de fiction que je vais faire ce qui est vrai, tout le village sera peuplé par des artisans, de vrais artisans. Je veux montrer l'artisanat du Niger, je veux montrer qu'on est capable de faire des classes avec les moyens locaux, parce que même les sacs, même les tables, même les bancs tout a été fait par le village, les décorations, tout. Je voudrais rendre un hommage à l'artisanat d'abord, les teinturières, les maçons, et ensuite valoriser cet artisanat et montrer aussi la nécessité d'envoyer les enfants à l'école. Quand vous dites aux gens d'envoyer les filles et les garçons à l'école ils ne vont pas comprendre pourquoi. Il faut passer par ce genre de film pour faire changer les choses.

MFR : Ça permet de poser vraiment le problème de l'éducation des filles tel qu'il se pose effectivement, parce que c'est ça qui fait peur aux gens aussi, c'est que si leurs filles vont à l'école... elles seront ensuite moins dociles. Nous on a le phénomène maintenant à Dogondoutchi des filles qui ont été mariées, sorties de de l'école pour se marier jeunes qui ont après eu un bébé mais qui retournent après en classe parce qu'elle veulent quand même passer le BEPC. Donc elles retournent dans des écoles privées et nous on soutient ça.

SM : Ah oui, c'est formidable.

MFR : Parce que nous en France on a toujours cette image, les pauvres filles du Niger qui ont été mariées, jeunes... alors je voulais aussi te demander quel age elle avait cette fameuse « vieille fille » dans Pour le meilleur et pour l'oignon qui n'arrive pas à se marier ?

SM : Elle avait... 16 ans...

MFR : Voilà (rires) et ça faisait déjà deux ans qu'elle voulait être mariée absolument et que ses copines étaient mariées...

SM : Au Niger, je voulais faire un petit film. Les expatriés, français, américains, quand ils vont au Niger, ils n'y vont pas avec leur conjointe tant qu'elle ne travaille pas dans le même domaine, parce que c'est interdit. Si un français est envoyé au Niger, s'il a une conjointe, il peut aller avec elle 2 jours et revenir oui mais s'installer là bas non. Avec l'insécurité. Ce n'est pas une mesure que le Niger a imposé, c'est la France, l'Angleterre qui ont décidé celà. Donc les jeunes français qui arrivent au Niger, les filles nigériennes ne peuvent pas vivre en concubinage avec les français. Du coup, les filles de l'Afrique centrale, les congolaises arrivent au Niger pour trouver un français, se marier et partir. Il y a ce phénomène. J'avais une collègue de travail, elle me faisait la caméra, elle était venue du Congo pour ça. Elle a rencontré un français et là ils sont en France. Donc le Niger c'est un endroit où les gens se rencontrent (rires).

MFR : Parce que les filles nigériennes ne peuvent pas faire cela ?

SM : Oui. En tout cas, tu ne peux pas t'afficher, passer la nuit chez quelqu'un, dormir avec lui si tes parents sont là, tu ne peux vraiment pas. Donc les filles qui viennent du Congo, ce ne sont pas les

africains qui les intéressent... en boîte, deux nuits, trois nuits, on s'accroche et petit à petit, elles sont conscientes qu'il y a pas de rivalité au Niger (rires). C'est nouveau.

MFR : Ces filles qui se sont mariées très jeunes, en 4ème, vers 16-17 ans, elles ont eu des bébés et après elles se disent que celles qui ont eu le BEPC se sont retrouvées comme enseignantes, ont pu faire des études pour travailler dans une case de santé, et elles reprennent leurs études. Je trouve que ce serait intéressant de raconter cette histoire là au cinéma. Je sais pas si ça existe dans d'autres endroits au Niger mais nous en tout cas on a repéré ça.

SM : En tout cas ça me donne une idée. Je vais le faire dans mon film, les filles vont revenir à l'école. Le film n'est pas fait, il est toujours en écriture et je voudrais le faire, je vais commencer l'année 2015 avec la fiction...

MFR : Montrer que c'est pas perdu, que c'est pas parce que ces filles ont arrêté, on a toute suite cette image, en France on se dit la fille s'est arrêtée à 15 ans, on pense qu'on l'a obligé à se marier alors que peut être, comme la tienne dans Pour le meilleur et pour l'oignon, elle ne demandait qu'à se marier. Seulement en réfléchissant, en regardant tout ce qui se passe autour d'elles, elle voit que celles qui ont le BEPC ont des opportunités qu'elle n'a pas, or elle était bonne en classe. Ça ne veut pas dire qu'elle a été malheureuse en se mariant, peut être que c'était une période heureuse qui l'a peut être aidé à mieux comprendre ce qu'elle voulait... ça n'empêcha pas que ca existe aussi les mariages obligés, mais ça donne une autre perspective sur ces filles qui se marient jeunes.

SM : Et le problème maintenant qui se pose, avant au moment où le pays chancelait un peu au lendemain de la démocratie, le fonctionnement de l'état n'était pas crédible, quand tu travaillais pour l'état tu n'étais pas crédible, tu n'as pas de salaire parce que les salaires il y a 10-12 mois d'arrêts, c'était des périodes de galère où les gens avaient refusé d'envoyer les enfants à l'école parce qu'ils ne voyaient pas l'utilité, parce que même ceux allés à l'école revenaient pour tendre la main aux parents. Ça a perturbé complètement le tissu scolaire, on avait pas d'arguments à donner à nos papas pour envoyer nos petits frères à l'école. Maintenant avec le retour de cette sérénité, on voit les gens qui progressent, deviennent professeur d'université, des jeunes trouvent du boulot, il y a vraiment une certaine émulsion. Les arguments sont beaucoup plus forts pour pousser les parents à comprendre l'utilité de l'école.

MFR : En plus comme il commence à y avoir des équipements dans les villages, des écoles et des cases de santé, des agents de développement, donc finalement ces filles qui avant auraient peut-être complètement quitté, elles vont rester mais être prof de collègue, etc. Ça contribue et ça fait moins peur aux gens, parce qu'elles ne vont pas partir.

SM : Voilà, et c'est ça que l'état veut faire aujourd'hui, c'est une nouvelle tactique.

SM : Quand j'étais à l'école primaire, je racontais les films. En ce temps là il y avait un cinéma à Malbaza, à peu près à 12km de Galmi, c'était des films hindous, chinois. Mon père était transporteur, et il faisait le transport de passagers. Le soir à 20 h, toutes les voitures étaient garées à la maison. Mes frères avaient le permis, ils prenaient les voitures pour transporter les gens qui allaient à Malbaza pour aller regarder des films. Et moi je partais en cachette, je n'étais pas autorisé parce que je devais étudier. Les élèves qui n'étaient pas allés voir le film, je leur racontais. Des fois même si je n'étais pas allé voir le film, je racontais un vieux film, je mélangeais. Un jour une enseignante, j'étais dans la classe en train de raconter le film qu'elle avait vu mais qu'elle ne

reconnaissait pas... j'ai été obligé de lui dire qu'il n'existait pas, que j'avais mélangé film hindou et film chinois (rires)... elle m'a battu pour ça. Mais ensuite on est devenu des amis parce qu'elle était copine d'un chauffeur que je connaissais

MFR : Pourquoi avoir fait agronome et pas du cinéma alors ?

SM : Le cinéma m'a rappelé, parce que je l'avais vraiment en moi, le fait de raconter. Et je travaillais aussi pour le magazine Amina, une revue féminine, quand j'étais étudiant en Algérie parce que je n'avais pas de bourse. Je faisais des reportages et j'écrivais des nouvelles. Quand j'étais en Algérie j'avais fait un article qui a changé les conditions de vie des étudiantes africaines. J'ai vu que les étudiantes souffraient plus que les étudiants. Nous on faisait du commerce, on achetait des choses qu'on revendaient aux arabes mais les filles ne faisaient pas ça. Elles étaient victimes de racisme, devaient parfois s'adonner à la prostitution. J'ai fait le tour des universités algériennes, j'ai interviewé les filles de toutes les nationalités et elles ont interpellé les premières dames pour qu'elles leur viennent en aide. Et comme le journal est lu par beaucoup de femmes, dans l'année qui suit beaucoup de pays ont vu changer leur politique vis à vis des étudiantes, ils envoyaient les billets d'avion pour qu'elles reviennent pendant les vacances. Il y a des filles qui faisaient 3 ans sans rentrer chez elles, pas parce qu'elle n'avaient pas envie mais pas les moyens. C'est partant de cet article que je fais un film sur l'Algérie qui est écrit et que je vais amener à Cannes cette année au Pavillon du cinéma du monde, c'est un film que je veux coproduire avec une société algérienne, une société française, sur les étudiants africains en Algérie.

J'ai une histoire personnelle, quand j'étais en Algérie, j'avais une copine qui s'appelait Naima, qui était algérienne et on s'entendait très bien, on rêvait de se marier mais on s'est vite rendu compte que moi je devais affronter le chômage quand je rentrais, elle pour quitter chez elle c'était un problème, on avait décidé que ça n'était plus possible, et on s'est quitté avec de bons souvenirs – c'est d'ailleurs pour ça que ma fille s'appelle Naima. Moi je suis retourné pour la retrouver, je l'ai un peu localisée. Je suis allé en repérage, deux semaines en Algérie, le film est écrit, le dossier est complet. J'ai cherché à la voir. C'est sa quête qui m'a amené à sillonner le pays, à rencontrer des personnes. Ça permet aussi de montrer comment la société algérienne réagit, et des questions que je pouvais pas poser et des réponses que je ne pouvais avoir quand j'étais étudiant, je veux les avoir maintenant parce que je pars avec une caméra 13 ans après. Naima aussi faisait du droit, elle voulait défendre les africains qui étaient de passage en Algérie, qu'on appelle les « aventuriers » et qui se font escroquer.

MFR : Ce sont de gros problème actuels, il y a encore eu des expulsions récemment.

SM : Et qui se retrouvent devant les tribunaux avec personne pour les défendre. Elle voulait les défendre. Je voulais savoir ce qu'elle a fait de ça, est-ce que son rêve a rencontré le mur de la réalité, est-ce qu'elle a épousé un homme qui l'enferme. J'ai un lien qui m'a amené vers elle, c'est son frère, qui était cameraman. C'est lui qui est venu faire la vidéo de ma soutenance, il a fait le montage. Je suis allé chez elle. C'était en fait chez son frère, qui était sorti. Elle me dit « malheureusement Sani je peux pas te laisser rentrer ». Tout le quartier a su que j'étais venu.

JLG : Je voulais en savoir un peu plus sur votre cinéphilie, dans le cinéma documentaire ou de fiction, quels films ont pu être révélateurs...

SM : Quand j'étais enfant je regardais beaucoup de films hindous, américains, chinois, j'aimais raconter des films. Exposer ce que j'avais vu. Pour moi tout film qui a une histoire m'intéresse. Quand j'ai véritablement commencé à prendre conscience du jeu qui se trouve autour du cinéma, de son importance, j'ai étudié le documentaire surtout, surtout les films de Jean Rouch qui montraient des choses très difficiles à montrer en ce temps. Chaque fois qu'on voit le cinéma de Rouch on est proche d'une réalité incroyable, on se demande « à quel moment, où se trouve-t-il quand il filme ces choses, quel est son sentiment quand il filme, qu'est ce qui se passe après, avant, pendant », et ça c'est au-delà de la réalité des films chinois de notre enfance, où on voit des gens sauter de gratte ciels, tomber, mourir, se réveiller (rires), là on est dans la réalité et je crois que ça m'a beaucoup frappé, je porte ces empreintes du cinéma de Rouch, d'une caméra qui bouge, qui n'attend pas que les choses la trouve, qui va vers les choses. J'aime ce genre de cinéma qui me motive, je pense que véritablement, surtout La chasse aux lions et les films de fiction, Cocorico monsieur poulet, Jaguar, ça m'a vraiment marqué. Récemment quand je voulais faire mon film Koukan Kourcia, j'ai beaucoup regardé Jaguar parce que c'était le départ, avant les indépendances des nigériens qui partaient et jusqu'à notre époque ils continuent à partir mais d'une autre manière, et là j'amène dans Koukan Kourcia le schéma inverse, les gens qui reviennent. Donc j'ai été marqué par ce cinéma, bien que je peux pas dire que c'est ça qui a déclenché ma rentrée dans le cinéma mais ça m'a beaucoup marqué.

JLG : Justement Jean Rouch, ethnologue et cinéaste. En France il y a beaucoup de gens qui font du cinéma pour le cinéma, qui font des études de cinéma, qui font du cinéma, et qui restent dans ce domaine du cinéma. Ailleurs, j'ai cette impression que vous essayez toujours d'aller chercher ailleurs, vous l'agronome cinéaste, vous parliez tout à l'heure des sociologues, de médecins, il y a toujours cette idée de diversité des domaines.

SM : Oui, je pense que c'est aussi une nouvelle façon. Nos aînés, la plupart, soit ce sont des gens qui étaient dans le domaine, du journalisme de la télé, dans l'audiovisuel et qui par l'arrivée de Jean Rouch se sont détachés parce qu'il avait besoin d'aide, pour le son par exemple. Il y a des gens aussi qui n'étaient pas à l'école comme Djingarey Maïga, qui ont appris avec lui et qui sont devenus des cinéastes. Des gens de la nouvelle génération, diplômés qui ont finis leurs études qui vont vers quelque chose qui leur permettra de gagner leur vie. Aussi des gens ont fait un choix, comme nous, d'aller vers le cinéma ; ce n'est pas parce qu'on avait pas de boulot, Dieu sait qu'aujourd'hui les agronomes ont beaucoup de boulot, les gens cherchent à se nourrir et il y a beaucoup à créer, mais j'ai fait le choix d'aller vers le cinéma. Le médecin, l'économiste, etc. Mais ça veut pas dire que c'est un choix définitif, ceux qui vont se former en cinéma peut être vont juste multiplier les chances d'être beaucoup plus efficaces dans le domaine dans lequel ils exercent. Des gens comme moi abandonnent carrément leur premier domaine, parce que je ne travaille pas dans la fonction publique, je ne fais pas de consultations dans le domaine de l'agriculture même si j'ai gardé un œil sur le développement agricole. Mais je pense, en tout cas pour nos pays en voie de développement, pour nos pays qui se construisent, pour nos pays qui se battent, il nous fait des images qui sont faites dans nos pays pour éviter de continuer à donner une mauvaise image de l'Afrique. Je pense que les images sont des armes qu'il faut donner à des gens qui connaissent les réalités et qui savent pourquoi ils filment, et quand vous allumez votre caméra, qu'est ce que vous allez monter et pourquoi. Je pense que c'est très important pour nos pays d'avoir ce réflexe là et que l'état l'encourage aussi, en fasse une profession. Aujourd'hui quand on dit cinéaste, les gens disent « c'est quoi cinéaste », ils disent même « cinéastre » (rires). Vous dites réalisateur, ils disent réalisateur de

quoi, ils y a vraiment des problèmes par rapport à ça. Mais on essaye, on pose les problèmes, on interpelle les gens, ils voient jusqu'où le cinéma peut aller, non seulement la renommée du pays, sortir le pays dans le monde, et aussi poser les véritables questions du développement et aussi conscientiser les gens, c'est très important. Dans Koukan Kourcia : les médiatrices, une chanteuse qui dit « qu'un peuple ne peut pas changer de comportement tant qu'il n'a pas confiance en ses dirigeants ». Tant qu'il y a pas une confiance dans les gens qui vous dirigent, vous ne pouvez pas changer votre comportement et tout le problème de l'Afrique et des autres pays du monde, c'est le changement de comportement. Les gens ne trouvent pas nécessaire de se lever et d'aller payer leurs impôts, parce qu'ils n'ont pas confiance. Ou bien l'insécurité que les gens vivent. Il faudra qu'on ramène cette confiance pour que les gens changent leur comportement, et ça c'est la mission du cinéma, ce n'est pas un reporter qui va le faire, ce n'est pas un écrivain qui va écrire son bouquin, ce n'est pas un conteur qui va le dire, je pense que c'est la force des images, c'est ça qui va contribuer au changement du comportement. Que ça soit d'images réelles ou tirées de la fiction de la véritable histoire de nos sociétés.

JLG : Vous faites de la politique.

SM : Plus ou moins... c'est de la politique sucrée (rires). C'est pas la politique politicienne, un discours ravageur qui enflamme. C'est vraiment un saut à une politique sociale qui permet aux gens de se conscientiser.

JLG : En France j'ai l'impression qu'on est très institutionnalisés, qu'il est difficile d'aller bouger les choses dans un système très réglé.

SM : Il n'y a pas de règle universelle, chacun combat avec ce qu'il a, mais si tout le monde fait des choses dans le même objectif, je pense que le monde ressortirait grandi. Aujourd'hui toutes les crises que le monde connaît, ce sont les crises identitaires. Le repli sur soi, le refus de l'autre, c'est l'ignorance du droit des autres, le fait qu'on devient le donneur de leçon du monde, et ça se mélange depuis des générations. Aujourd'hui il faut que les gens soient conscients que les données ont changé, les gens s'informent à la même seconde. Aujourd'hui, un événement fait immédiatement le tour du monde.

JLG : Dans Pour le meilleur et pour l'oignon, je sais que ce n'est pas vous qui filmez, est-ce qu'il y a une difficulté à laisser l'image à quelqu'un d'autre ?

SM : C'est vrai, je choisis les cadresurs en fonction des films. Quand je compose une équipe c'est en fonction du film que je veux faire. Je sais que celui là est capable les images que je veux à tel moment. Avant d'aller tourner on discute des choses, j'ai fait souvent du cinéma direct mais je fais un cinéma vraiment disposé, tout est là, lumière son tout ça et hop ça tourne. Ce n'est pas le fait d'avoir confiance, c'est que les gens font leur travail. Ce n'est pas la photographie où on appuie, c'est une seconde de vie, là ce sont ces des images qui bougent, il faut faire confiance, mais on regarde le soir. Si je vois que tu arrêtes la caméra à peine l'action finie je n'aime pas ça, je veux que tu restes, que tu laisses les gens sortir du champ, je veux que tu t'approches, je veux voir les yeux des gens, si je vois que le premier jour tu n'arrives pas à restituer sachant que le réel bouge, faut que tu bouges. Si on arrive à connecter tout cela ça marche. La plupart du temps je garde souvent la même équipe. Si il y a un film particulier je fais venir un autre cameraman qui s'ajoute et qui sait ce que je veux en fonction de ce que je veux dire. C'est comme un équipe de foot. Quand la balle est avec Y il va la

passer forcément à Z et ça marche.

JLG : Avec Koukan Kourcia : les médiatrices, il y a cette idée d'aller voir un coupable et de le mettre devant le fait accompli. Est-ce que c'est pas difficile d'aller voir quelqu'un pour l'accuser ?

SM : C'est difficile mais des fois on a pas le choix. C'est comme cette histoire d'un homme chassé par une hyène qui s'est réfugié dans un buisson très épineux, et quand la hyène est partie ses enfants sont venus pour le faire sortir des épines. Chaque fois que ses enfants le tirent, il dit « merde je vais te tuer ! », il insulte ses enfants, mais ils disent que si c'est la douleur qui l'a mis là il faut la douleur pour le faire sortir. Ils sont allés contre le vent et ont fait un feu, la chaleur du feu est venue vers lui et c'est la chaleur qui l'a fait sortir du buisson. Tu vois ce que je veux dire ? (rires) C'est des réactions naturelles, quand on n'a pas le choix parfois il faut inventer des choses. Donc je voulais que mon père revienne, j'étais très égoïste sûrement en allant voir la chanteuse et en l'accusant de tout ce qu'elle a fait, de les avoir fait partir pour la Côte d'Ivoire. Elle a fait aussi du bien à nos papas et les a fait se sentir des hommes. Mais là il y avait un problème, je sais que j'étais pas le seul. Alors je l'ai accusé, je lui ai dit que je ne croyais pas à son pouvoir. Donc j'ai fait le film avec deux casquettes, une de cinéaste qui veut provoquer une réaction et une autre de concerné qui est vraiment accusateur. Après quand le processus est déclenché, je suis acteur, et ça marche, et je continue. J'avais trois regards quand je filmais, acteur, cinéaste et concerné par le problème.

JLG : Dans Pour le meilleur et pour l'oignon, pour avoir le pouvoir de déplacer un mariage, il faut forcément être concerné. Le cinéma que vous faites est donc forcément un cinéma personnel, toujours lié à vous ?

SM : Et à la réalité. Un cinéma dans lequel je me garde une marge de pouvoir, des fois ce sont les gens qui me le donnent des fois c'est moi qui me le donne. Quand je dis que c'est les gens qui me le donne c'est qu'ils ont confiance en moi, ils acceptent ce que je décide de faire, ils acceptent mes propositions, ils acceptent les jeux que je leur fais jouer, de l'autre côté je gagne cette confiance de film en film. En général les gens qui tournent un dans un village ils ne reviennent plus parce que les gens quand ils voient le film, « c'est pas nous, ils nous a mal filmé, pourquoi il a gardé ça, c'est quoi ça, on ne sait même pas qu'on a dit ça ! », moi ce n'est pas ça (rires). Il y en a qui ne peuvent plus revenir là où ils ont filmé. Je connais des cinéastes qui ont filmé leur familles, leurs villages et qui ne peuvent plus revenir là bas. Justement cette question éthique et politique de toute action est importante. De la même manière si vous ne voulez pas qu'on braque une arme sur vous, il ne faut pas la braquer vers quelqu'un. Comme je disais hier lors du débat, c'est un miroir que je tends aux gens. Un miroir chaque matin on se regarde pour voir si on a pas des boutons ou quoi... mais pourquoi pas poser un miroir dynamique, qui voit dans le temps, qui est la caméra. Les gens vont se voir, et leurs petits enfants aussi, de génération en génération pour dire voilà nos papas, voilà nos familles. En même temps construire cette mémoire. Moi je vois ce regard là et je dois aider. Je dis nos parents n'ont pas la même responsabilité que nous, nous on a été à l'école, on a voyagé dans le monde, on a rencontré des gens, on a lu des bouquins, on a vu des films, nos parents qui sont au village ils n'ont pas tout ça. Nous avons le devoir d'aller vers eux. Et quand ils viennent vers nous ils ne savent même pas ce qu'ils vont nous demander. Quand on va vers eux, on sait ce que va leur dire, on sait ce qu'on va composer avec eux et leur donner la place qu'ils méritent dans la société, et celle de demain. On a perdu ce moment où on rassemble tous les enfants du village avec le conteur qui raconte, le griot. Nous sommes les griots des temps moderne, c'est notre responsabilité.

JLG : Ça se retrouve partout, même en France, ce sont les mêmes problématiques.

SM : Oui mais ce qu'on peut appliquer ici et qui marche, si on l'applique là bas ça s'effondre. C'est ce que l'Occident n'a pas compris. Même quand les gens appliquent des méthodes qui ont marché il y a longtemps, les données ne sont pas les mêmes. Aujourd'hui quand vous parlez à quelqu'un, dès que vous le quittez il appelle quelqu'un d'autre il lui raconte ce qu'il s'est passé pour prendre son point de vue, avant il y n'avait pas tout cela. Quand vous parliez à quelqu'un, pour qu'il trouve quelqu'un avec qui en discuter il fallait un mois. Forcément les données sont différentes, or ce qui se passe aujourd'hui, les projets que l'Occident amène, quand je dis Occident je parle des institutions internationales, des ONG des associations. Des fois ça marche, des fois ça ne marche pas, et des fois quand ça ne marche pas ça crée une brèche qui s'élargit au fur et à mesure que des données extérieures arrivent, la politique, la guerre, le terrorisme, ça complique aussi les relations avec les choses qu'on veut installer. Tout cela il faudrait qu'il y ait une méthode assez dynamique pour composer réellement avec les éléments présents, et aussi que ceux qui sont présents essaient de faire des choses différentes pour que les gens ne renvoient pas toujours à des mauvais souvenirs. Ce que je veux dire, quand les gens voient une caméra, « oh, un tel est venu nous filmer... » les gens raisonnent comme ça. Mais si tu fais du bien « ah oui on a vu, on est content filmez-nous » et vraiment ça marche. De même les ONG, les puits qu'ils font, les forages, c'est toujours une question de comment et à quel moment vous avez fait les choses. Une anecdote : dans un village, il y avait une ONG qui faisait des puits. Ils voulaient faire un forage pour que les gens boivent de l'eau potable. Les gens ont dit on veut pas de forage, quand on va au marché, quand il y a beaucoup d'eau on est obligé de nager. Donc on voudrait un pont pour traverser, c'est notre priorité. L'ONG est venu pour faire le forage. Ils ont fait des études, ils ont tout arrangé, ils ont commencé le forage. Des mois des mois des mois, l'eau est sorti au robinet. Ils ont dit aux gens de venir prendre de l'eau. Le village s'est réuni autour des sages qui ont propagé l'information que là où a été fait le forage était un vieux cimetière. Même les animaux n'ont pas bu l'eau. Personne ne peut démontrer que c'est vrai ou faux, et personne ne pose de question parce que les gens qui l'ont dit l'ont dit. Il a fallu des années, négocier, perdre du temps, venir expliquer, sensibiliser, que même si c'est un cimetière c'est la nappe, etc. Des mois après, les sages ont rassemblé les gens pour leur expliquer. Tout ce que vous faites, il faudra que vous ayez l'aval. C'est l'Afrique, il faut que les gens bénissent ce que vous faites. Ils y a des moyens ingénieux de creuser, d'inventer, mais une simple parole, un simple regard change complètement la réaction des gens vis à vis de ça. Ils ont mis plus de temps à négocier avec les gens pour boire de l'eau que le temps pour construire le forage. Ça c'est l'Afrique. Vous allez amener des tubes à essai, c'est pas le problème, le problème est dans la tête des gens.

Ce qui est important c'est le respect. Quand les gens disent qu'ils veulent le pont, il faut pas dire non le pont... l'eau... Non, vous dites c'est vrai le pont on croit que le pont est très important, on va étudier la question. On fait un diagnostic avec toute la population, ensemble on recense tous les problèmes du village et on fait une hiérarchie, et on explique aux gens. Ça marche. Les gens veulent juste qu'on les respecte, qu'on ne leur dise pas que ce sont des idiots.